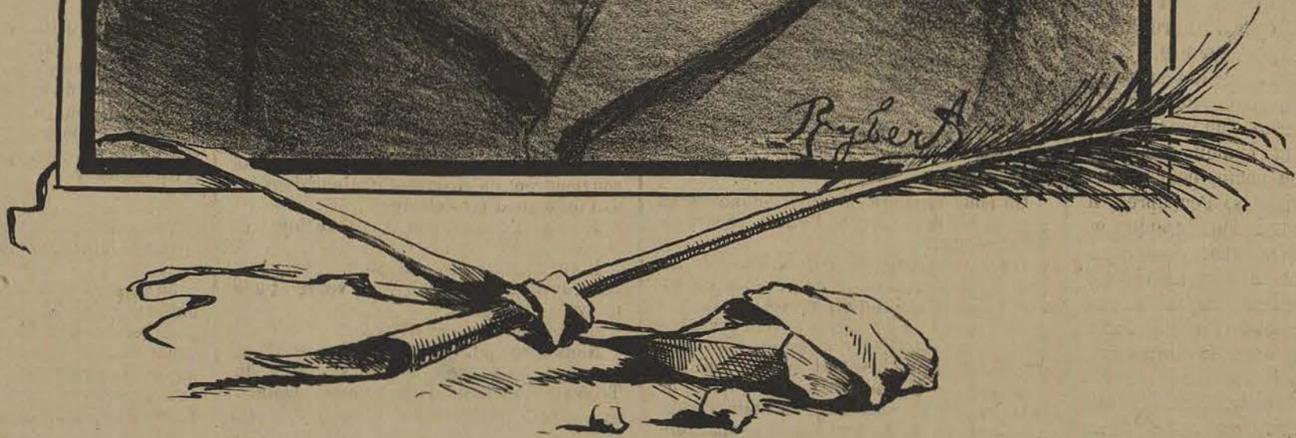


ARONDEUR

10^Cmes = LE N^o



ABONNEMENT :

Un an fr. 5 00

Franco par la Poste

Bureaux

12 - Rue de l'Étude - 12

A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :

Six mois fr. 2 75

RECLAMES :

La ligne » 1 00

Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

HENRI PECLERS.

Clapette! c'est un rayon de soleil coupant la brume de décembre, c'est un sourire à travers des larmes! Il meurt à 29 ans de cette maladie terrible dont les traces ne se voyaient que trop sur sa face amaigrie et qui le minait depuis longtemps.

Nous espérons toujours, escomptant la jeunesse, une vigoureuse constitution, les soins que lui prodiguaient une femme aimante, un médecin dévoué, de véritables amis. Une crise inattendue a eu raison de tout et, en deux jours, le pauvre Peclers voyait son état s'empirer. Tout espoir était bientôt perdu.

Pour le public, Henri Peclers était un journaliste de talent, un polémiste redoutable, une plume alerte et incisive. Pour ses amis, c'était avant tout un cœur aimant, une nature d'élite, honnête jusqu'à lamoëlle. Dans cette mêlée de la politique où il frappait si dru, toujours au premier rang, nul ne fut plus désintéressé, plus convaincu.

Scrupuleux jusqu'à la besace, il avait si haute idée du rôle du journaliste, il en appréciait si fort le sacerdoce qu'il ne voulut jamais s'imposer le joug d'un patronage politique, qu'il ne consentit jamais à s'affilier à nulle coterie. Il entendait, disait-il, garder entier son droit d'examen et n'admettait l'intolérance d'où qu'elle vint, qu'elle fût cléricale ou doctrinaire, de droite ou de gauche.

Rôle difficile, malaisément compris, dangereux même chez nous où les opinions sont parquées, où il semble qu'un homme ne puisse défendre, par conviction, des idées personnelles heurtant celles de la majorité.

Quelle foi en la vérité, et comme, avec raison, il aurait pu mettre en tête de chacun de ses articles cette épigraphe de Montaigne :

Ceci est un livre de bonne foy, lecteur!

Il fut un honnête homme! Jamais il n'accepta de compromission entre sa conscience, son devoir et ses actions.

N'eût-il que ce titre à notre souvenir, il est assez beau pour être rappelé.

La vie lui a été rude. Mort à 29 ans, il n'a connu que peu des joies de l'existence et si, grâce à une femme affectueuse, à une enfant adorable, il connut les joies de la famille, les douceurs du foyer, il eut à lutter contre l'indifférence des uns, l'hostilité des autres, la haine de quelques-uns.

Mis à l'atelier au sortir de l'école primaire, il compléta ses études en suivant les cours de l'Académie des Beaux-Arts et de l'École supérieure d'adultes. A 18 ans, il entra dans une de nos administrations publiques où il fit avec conscience la besogne peu intelligente, toujours routinière que son emploi comportait. Mais son esprit ne pouvait s'en trouver satisfait et tous les moments que son bureau ne lui réclamait pas, il les consacrait à s'instruire.

Le démon du journalisme le tenait déjà d'ailleurs; il rédigea, avec quelques amis, une douzaine de numéros d'un journal satirique manuscrit dont l'unique exemplaire circulait de mains en mains pour la plus grande joie des privilégiés. Peu après, il passait du manuscrit à l'autographe et publiait le *Pamphlet*, feuille satirique encore, dont l'unique numéro eut certain succès. Malheureusement, ni lui ni ses amis n'étaient riches et le *Pamphlet* alla retrouver son aîné dans les limbes de l'oubli.

C'étaient là ses distractions et ses plaisirs; il continuait, du reste, à se meubler l'esprit et s'occupait avec ses intimes de sérieuses études littéraires et historiques qu'il utilisa plus tard. Tant il est vrai que ce dévoué, ce tenace, que

beaucoup se figuraient bohème et paresseux, était en réalité un travailleur, un persévérant, un énergique.

C'est à cette époque que se fit l'éclosion de ce beau talent. Il débuta à la *Chronique* par un article sur le *Boulevard du libéralisme*, signé Henri de Dinant. Cet article fit sensation, car il commençait la lutte contre le doctrinarisme liégeois.

Bientôt il reprenait cette idée de journal satirique et fondait le *Frondeur*. Cette troisième tentative, il ne nous appartient pas d'en rappeler le succès. Le *Frondeur*, nous pouvions le dire avec fierté, a été pour une large part dans le réveil de l'opinion démocratique à Liège et les préjugés de notre société prudhomme et peu morale, ont trouvé en notre rédacteur en chef un adversaire plein de verve et d'audace.

Henri Peclers était dès lors désigné à l'attention publique et quand le *Perron liégeois* — cette création qui souleva tant d'espérances et périt si malheureusement — fut fondé, on sollicita son concours. Il usa, sans compter, ses forces et son talent à cette œuvre ingrate de la marche d'un journal. Nouveau et progressiste, c'étaient deux raisons suffisantes pour que le *Perron* échouât. Il ne dépendit pas de notre ami que le journal ne réussît et si celui-ci disparut, l'on peut affirmer que Peclers n'y fut pour rien.

Cette chose, triste entre toutes, — la mort d'un journal avec lequel on s'est identifié — ne le découragea pas; il avait foi dans l'avenir des idées progressistes et il se mit immédiatement en campagne pour créer un nouvel organe. Non sans peine, il parvint à réunir un petit capital, au moyen duquel il créa la *Liberté*; les ressources dont il disposa furent malheureusement insuffisantes et la *Liberté* disparut. Il collabora ensuite successivement au *National*, à la *Réforme* et à la *Nation*.

Le *Frondeur*, lui, ne cessait de poursuivre sa carrière avec bonheur et ce fut, pour notre rédacteur en chef, une singulière joie de voir toujours debout cette tribune d'où il pouvait railler les sots et les peureux, flétrir les satisfaits, les méchants et les hypocrites.

En avant pour la vérité! telle était sa devise, et toujours il la mit en pratique sans aucune défaillance. Et si l'on a pu dire que Henri Peclers se trompa, on n'a jamais osé mettre en doute la sincérité de ses convictions, l'absolue honnêteté de son caractère.

LE FRONDEUR.

Les Journaux.

On nous annonce ce matin la mort de M. Henri Peclers, fort connu comme écrivain progressiste et journaliste sous le nom de *Clapette*. M. Peclers fut attaché tout d'abord à la rédaction du *Perron liégeois*, où son style incisif et vigoureux le fit remarquer. Peclers fonda ensuite à Liège le *Frondeur*, journal satirique, qu'il n'a cessé de rédiger jusqu'à sa mort. Il fut aussi le collaborateur de plusieurs feuilles avancées de Bruxelles. M. Peclers, citoyen d'un caractère droit et énergique, était atteint d'une maladie qui ne pardonne pas et c'est jeune encore que la mort est venue le frapper dans toute la force de son talent d'écrivain. (La Meuse).

On nous annonce la mort, doublement regrettable de M. Henri Peclers, rédacteur du *Frondeur*.

C'était un homme de lettres doué de talent et de beaucoup d'esprit, d'un caractère indépendant et désintéressé, ayant ses idées à soi et les défendant envers et contre tous, aussi bienveillant dans ses relations personnelles que mordant en son journal.

Séparé de l'Eglise par sa vie privée, et enrégimenté dans les rangs militaires de la libre-pensée, M. Peclers a eu l'irréparable malheur de mourir presque subitement, sans s'être réconcilié avec la Foi.

(Gazette de Liège.)

On nous annonce, de Liège, la mort de

Henri Peclers. Ici, pour la foule, c'était un inconnu; là-bas, pour son public, c'était une célébrité aimée.

Un journaliste, un pamphlétaire, une nature merveilleusement douée, à qui la chance d'un milieu favorable et d'une scène suffisante a seule manqué. C'était Rochefort plus rieur, ou Paul-Louis, plus gâvroche, ce garçon qui, sans souci du convenu, des conventions et des convenances aussi, blaguait impitoyablement dans le *Frondeur* — une petite feuille qu'il avait fondée à 18 ou 20 ans — tout ce qui, en politique, en art ou en morale, sortait du bon sens.

Mal instruit au départ, il avait appris l'orthographe en écrivant et avait fait son bagage au cours de la route. Mais combien gaiement il aura parcouru sa brève carrière, sans cesse éclatant de rire au nez de l'autorité, des triomphateurs officiels, des sots, des pervers, des impuissants habiles, des dieux de toutes les mythologies, des jésuites de toutes les robes, de la mort elle-même, qui le menaçait depuis trois ou quatre ans et dont il faisait des gorges-chaudes.

Au *Perron liégeois*, au *National* (le dernier), à la *Ligne droite*, peut-être à la *Réforme*, un peu à la *Nation*, où il passa, il a donné des railleries remarquées des gens du métier, mais il n'était bien lui-même, en possession de sa verve un peu débrillée, un peu bohème, mais irrésistible que dans son *Frondeur*, où il signait, — comme à la *Nation*, — du pseudonyme de *Clapette*, des articles toujours taillés en pleine sincérité et souvent étourdissants d'ironie.

Ceux qui l'ont connu l'ont aimé, car il pensait tout haut sans calcul ni réticence, ils le regretteront, car ce rieur était, pour les humbles et les petits, un vengeur, un brave et surtout un désintéressé.

(La Nation.)

La démocratie liégeoise vient de perdre un de ses plus vaillants soldats.

Henri Peclers, rédacteur en chef de la feuille satirique le *Frondeur*, ancien rédacteur de la *Liberté*, de Liège, du *National belge* et du *Perron liégeois*, en dernier lieu chroniqueur littéraire à la *Nation*, est mort lundi, à 29 ans, en pleine jeunesse.

A Bruxelles, on le connaissait peu. A Liège, il était l'enfant gâté du public, du peuple surtout. Il n'était pas chez lui dans notre cité bruxelloise, il lui fallait sa ville wallonne, son Liège qu'il aimait à la folie.

A Bruxelles il était Peclers, un brave et loyal garçon, pétillant d'esprit toujours, mais à Liège il était *Clapette* — le *Clapette* du *Frondeur*, liégeois jusqu'aux moëlle — le railleur spirituel et mordant, superbe de verve et d'ironie, combattant sans cesse tout ce qui était injuste, méchant et sot. Brave et un peu batailleur — comme tous les liégeois — il était aimé de la foule, qui retrouvait un peu en lui son image.

Dans son *Frondeur* il clingait d'une main impitoyable et ferme les mauvais, les tartufes, les médiocres prétentieux et les sots. Avec un très grand courage il a travaillé pendant des années à démolir pièce à pièce le doctrinarisme, autrefois despote tout-puissant à Liège. Il mena également une belle et rude campagne démocratique dans le *Perron liégeois*, dont il fut un des principaux rédacteurs.

Peclers fut pendant deux ans rédacteur au *National belge*. Tout le monde se rappelle la lutte engagée par la feuille républicaine contre la monarchie et la réaction triomphante. Le pauvre garçon que nous pleurons était parmi ceux qui combattaient alors pour la République. Il publia dans le *National* des articles d'une rare vigueur et qui furent très remarquables.

Depuis quelques mois, il envoyait à la *Nation* des chroniques littéraires, signées *Clapette*, fort appréciées.

Ceux qui ont connu Peclers se rappelleront toujours le grand garçon un peu voûté, à la longue chevelure brune, à la figure si fine, si ironique et si expressive. Ils se souviendront du charmant causeur dont les saillies étaient étincelantes.

Et il meurt avant trente ans, ce loyal et ce sincère!

Il est fauché ainsi en plein printemps, laissant derrière lui une jeune veuve et une fillette qu'il adorait.

C'est profondément triste.

Nous étions à Liège le 7 novembre. Tout à coup, nous nous trouvons, place du Théâtre, en face d'un homme amaigri, s'en allant péniblement. C'était Peclers. Une poignée de mains échangée, nous lui demandâmes comment il se portait: « Bien, répondit-il, cela va beaucoup mieux. »

Il ne se sentait pas mourir, et cependant, déjà la mort l'avait visiblement marqué de

sa griffe, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Trois semaines après, la mort nous l'enlevait.

Henri Peclers était de ceux qu'on aime, parce qu'ils le méritent vraiment.

Il était aussi de ceux qu'on n'oublie pas. (Le Peuple.) JEAN VOLDERS.

Une pénible nouvelle nous arrive de Liège. Une phthisie pulmonaire vient d'enlever à l'âge de vingt-neuf ans, un des écrivains les plus spirituels de la presse démocratique, M. Henri Peclers, rédacteur en chef du vaillant journal satirique le *Frondeur*, qui a donné tant de jolis coups de griffes aux momies conservatrices des deux partis dominants.

M. Peclers, malgré la maladie qui le minait, avait pris part à toutes les luttes et à toutes les initiatives de la presse démocratique liégeoise. Il avait activement collaboré au *Perron* et à la *Liberté*, de Liège. Son esprit mordant et sa plume nerveuse trempée dans l'encre des meilleurs polémistes et des plus fins littérateurs, lui faisaient une place toute spéciale et auraient permis de fonder sur lui beaucoup d'espérances, si les progrès du mal qui le rongait n'avaient fait que trop comprendre qu'il serait bientôt enlevé à l'affection de sa jeune famille et de ses nombreux amis.

Il avait toujours combattu en tireur et souvent avec éclat, pour la cause démocratique, dans des jours où cela n'était ni aisé, ni profitable, surtout en province, et sa perte sera cruellement ressentie non-seulement à Liège mais dans toutes la fraction du parti du progrès où il ne comptait que des amis et où son talent lui avait conquis de nombreuses sympathies. (La Réforme.)

M. Henri Peclers, rédacteur du *Frondeur*, est mort hier à l'âge de vingt-neuf ans, à la suite d'une longue maladie. Quoique le défunt ait souvent attaqué notre journal, nous ne pouvons que déplorer la mort d'un homme intelligent, spirituel, écrivant avec une grande facilité et qui est enlevé à la fleur de l'âge. (Journal de Liège.)

AVIS

Les personnes qui désirent recevoir le présent numéro sur papier fort, sont priées d'envoyer au Bureau du Journal 25 centimes en timbres poste.

Aux lecteurs du FRONDEUR.

La mort de notre rédacteur en chef fait, dans le journal, un vide qu'il sera impossible de combler.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire, dans ce numéro uniquement consacré à honorer sa mémoire, quelques articles pris au hasard dans le tas des productions si vives, si alertes du regretté *Clapette*.

Chronique.

Les lignes qu'on va lire arrivent un peu tard. C'est il y a quinze jours qu'elles auraient dû être publiées, pour paraître en temps utile et je ne me dissimule point qu'en donnant l'air, aujourd'hui, à des considérations sur le jour de l'an — car c'est de cela que je veux parler — je fais ce que les meilleurs auteurs appellent académiquement: « servir de la moutarde après soupé. »

Mais bah! Je me risque tout de même. Aussi bien, d'ailleurs, les lecteurs du *Frondeur* ne sont pas précisément habitués à voir en moi un modèle d'exactitude, et les gens méticuleux, à cheval sur la régularité, ont dû, depuis trop longtemps, se désabonner en masse, pour que j'aie encore intérêt à les ménager.

Je voulais donc parler du jour de l'an. Chose étonnante, ce n'est point pour en médire.

Je ne suis point de ceux qui se plaignent amèrement de ce jour et de ses corvées — pour cette raison fort simple que je me dispense parfaitement de faire des visites, d'envoyer des cartes ou de me livrer, en un mot, aux singeries variées qu'il est d'usage de faire en ce jour exceptionnel.

« Ce n'est pas convenable, » diront les gens indulgents. « C'est grossier, cela témoigne d'un manque d'usage incroyable, » diront les autres.

C'est possible. Seulement comme il y a

longtemps que j'ai vu que l'on devait être ou grossier ou hypocrite, comme j'ai constaté que ce qu'on appelait « être comme il faut » était surtout l'art d'embêter les gens sous couleur de leur faire des politesses, et de se laisser embêter par eux — par un juste esprit de réciprocité — il y a longtemps que mon choix est fait.

J'ai opté pour la grossièreté, j'ai renoncé à passer pour la crème de la haute gomme et j'avoue cyniquement que je m'en trouve bien.

Une chose m'étonne même, c'est qu'un grand nombre de mes contemporains n'aient pas fait comme moi.

En effet, je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi un tas de gens, absolument indépendants de par leur position, leur fortune, se condamnant à une foule de corvées auxquelles les obligent leur seule volonté.

Qu'un employé, qui craint de perdre sa place, qu'un négociant, qui craint de se voir lâcher par un client, s'astreignent à des démarches, à des visites, à des envois de cartes — et s'en plaignent ensuite, c'est naturel.

Mais ce que je ne comprendrai jamais, c'est qu'un individu riche s'éreinte toute la journée en visites assommantes pour lui et pour ceux qui les reçoivent. Ce que je ne digère point, c'est qu'un monsieur jure et tempête pendant des semaines, contre un usage auquel rien ne l'oblige à s'astreindre.

Il y en a même qui vont plus loin et qui, tout en faisant leurs visites de jour de l'an, se plaignent, aux personnes mêmes visitées par eux, de l'ennui des corvées de la journée.

On sait bien que, suivant l'antique adage, les personnes présentes sont toujours exceptées, mais franchement, j'ai toujours trouvé solides les pavés de l'ours que les gens du meilleur monde se lancent à la face sans paraître sans apercevoir.

Ne serait-il pas plus simple, plus agréable, de s'abstenir de visites ou de correspondances assommantes pour tous — y compris les facteurs ?

La véritable politesse ne devrait-elle pas consister dans une préoccupation constante de ne pas ennuyer les personnes que l'on connaît ?

Sans doute, mais l'usage !

L'usage, c'est le grand mot, et si, avec lui, on ne fait pas des révolutions, on fait des générations d'imbéciles — ce qui est beaucoup pire.

Je le répète, je suis fort désintéressé dans la question.

A présent, du moins, car autrefois j'ai été aussi la victime de l'usage des visites du jour de l'an.

C'est même un des souvenirs terribles qui hantent les nuits où, ayant négligé de me munir du *Journal de Liège*, j'appelle en vain un sommeil réparateur.

Je vais vous conter la chose. Cela fera peut-être passer le temps et, en tous cas, ça remplira le journal.

La chose se passait à l'époque où, sous le fallacieux prétexte de toucher, chaque mois, sur le compte de l'Etat, les fabuleux appointements de cinquante francs qui me permettaient d'entretenir richement un grand nombre de danseuses, je désorganais les bureaux d'une administration officielle.

Je faisais d'ailleurs les choses en conscience, ornant tous les dossiers des caricatures de mes chefs, agrémentant de réflexions personnelles les lettres que l'on avait l'imprudence de me faire copier et — finalement — rendant complètement fou, en lui développant mes théories sur l'administration, un malheureux fonctionnaire, simple second commis, qui se donnait le luxe d'être aussi bête qu'un chef de division.

J'en étais là quand arriva le premier janvier. Depuis huit jours on ne parlait, au bureau, que de la visite à faire au haut fonctionnaire, chef suprême de notre administration, et cette visite glaçait d'effroi tous les membres du personnel.

Ce n'était point, cependant, que ce chef fût méchant. Loin de là. Il n'était même point sot — quoique haut fonctionnaire. Seulement, il était — selon l'expression de la cuisinière — « un peu trop sur sa bourse » — ce qui ne l'empêchait point d'être un véritable Alexandre Dumas, père, sous le rapport de la prodigalité, si on ne le compare à son épouse. C'est ce léger défaut de celui que nous appellions familièrement le patron, qui nous faisait tant redouter une visite chez lui, laquelle visite, en se prolongeant, pouvait nous donner une idée d'une traversée à bord du radeau de la *Méduse*. A vrai dire, on faisait bien passer un plateau de gallettes sous le nez des visiteurs, mais, de mémoire d'employé, jamais on n'avait osé toucher à ces gallettes. Le plus vieux membre du personnel prétendait que, depuis dix ans, c'était bien la même douzaine de gallettes qui reparaissaient sur la table le jour de l'an et le sous-chef de bureau qui, chose étrange, n'était pas un imbécile, affirmait que les gallettes étaient en bois et que l'on se bornait à les revernir au bout de deux ou trois ans.

Quoi qu'il en fût, le jour de l'an arrivé, tout se passa comme d'habitude. Le chef du personnel fit son boniment ordinaire ; le patron répondit par quelques mots aimables, puis, la porte s'ouvrit et la bonne entra, portant, sur une assiette en jeune sèvre, les fameuses gallettes.

Je ne sais quel diable me poussa, mais,

au moment où la dame du logis, après avoir prononcé la phrase sacramentelle : « ces messieurs prendront-ils une galette » — du ton dont elle aurait dit : « j'espère bien que vous ne serez pas assez crasseux pour accepter », déposa l'assiette sur la table, je rassemblai tout mon courage et je dis à haute voix un : « avec plaisir ! » qui fit frissonner tous mes collègues. Le chef de bureau, qui élaborait laborieusement un calembourg administratif, resta bouche bée, le sous-chef pâlit, un second commis devint vert. Quant à la dame, elle fut forte et me tendit les fameuses gallettes sans sourcilier !

J'en pris une et, lentement, je la portai à la bouche.

Les employés étaient haletants. Si jamais elles étaient en bois !

Je mordis...

Il n'y avait pas à dire, elles n'étaient pas en bois ; elles étaient même excellentes et, enhardi par cette première tentative, j'eus l'audace de dire, de l'air le plus naturel que je pus trouver :

— Madame, seriez-vous assez aimable pour me passer une seconde galette ?

Ce fut un coup de théâtre. Le second commis, abasourdi par tant d'audace, s'assit avec fracas sur le chapeau haut de forme du chef, qui éclata avec un fracas retentissant — le chapeau, bien entendu. Un expéditionnaire s'évanouit et le premier commis, perdant subitement la tête, vida d'un trait un flacon de fine champagne qui se trouvait à sa portée.

Quant à la dame du haut fonctionnaire, elle me lança un regard, mais un regard !...

Je compris que, dans les quarante-huit heures, elle trouverait un prétexte pour me faire révoquer. Je voulus épargner cette honte à ma famille et le lendemain, je donnai ma démission, renonçant à l'administration, à ses pompes, à ses œuvres — et à ses cinquante francs par mois !

Et voilà comment je devins journaliste ! Et dire que sans ces malheureuses gallettes je serais peut-être chef de bureau et ramolli — comme un autre.

A quoi tient la vie, tout de même !

CLAPETTE.

Une simple déposition.

Il y a quelques jours, tous les journaux de Liège publiaient le communiqué suivant :

AVIS. — Les deux PERSONNES MASQUÉES qui, dimanche dernier, dans la soirée, ont rencontré, rue Saint-Nicolas, près de la maison de Hubert Wistrom, la petite Catherine D... et l'auteur de l'attentat, sont à nouveau et vivement priées de se faire connaître soit au parquet, soit à la police locale.

Leur témoignage est important : elles ne peuvent le refuser en présence de l'odieuse du crime. *Qu'elles se rassurent également : c'est une simple déposition qui leur est demandée.*

Il faut croire que les deux personnes masquées ne se sont pas rassurées — car elles n'ont pas bougé.

Faut-il le dire, je conçois parfaitement cette crainte que certaines personnes éprouvent lorsqu'il s'agit de se froter à la justice, fut-ce même simplement pour donner des renseignements.

Le pauvre Châteaufort, qui, lui, s'était rassuré au point de vouloir éclairer la justice sur le crime de Villenoble, s'est vu, en récompense de sa bonne volonté, traîné de tribunaux en tribunaux pendant des mois.

Chaque jour, du reste, on voit de simples témoins considérablement embêtés, injuriés, diffamés, parce qu'ils ont eu la malchance d'être mêlés à un procès quelconque.

Car, il faut bien le reconnaître, le plus mal loti dans les débats de toute affaire criminelle, c'est le témoin.

L'accusé a au moins quelqu'un pour le défendre, mais le témoin, lui, n'a personne, et quand le ministère public ou la défense — selon que sa déposition gêne l'un ou l'autre — la ridiculise et injurie, quand un avocat ou un substitut a essayé pour les besoins de la cause, de mettre son honorabilité ou sa sincérité en doute, le pauvre témoin n'a rien à répondre, avocats et substituts n'ayant fait, en l'engueulant, qu'user des privilèges du barreau et de la magistrature.

On a encore eu un bel exemple des joies pures qu'un malheureux témoin pouvait éprouver pendant une audience, lors de l'affaire Bel, qui s'est terminée par l'acquiescement d'une jeune fille qui avait tiré à la cible sur son ancien amant.

L'accusée, elle, a été non-seulement acquittée, mais applaudie.

En revanche, le pauvre diable de pharmacien, appelé là simplement comme témoin, et dont le plus grand tort, somme toute, était d'avoir maladroitement reçu deux balles dans le corps, a été soigné comme s'il était le véritable accusé. Un des jurés a été jusqu'à lui reprocher d'avoir épousé sa servante. Quant aux avocats de la jeune accusée, ils se sont payés le plaisir d'applatis complètement le témoin.

Pendant l'interrogatoire, notamment, la défense a eu un bon mouvement d'indignation contre l'infâme séducteur, parce que celui-ci avait déclaré, que tout en aimant suffisamment l'accusée comme maîtresse, il n'éprouvait pas assez d'affection pour elle, pour l'épouser.

— Mais c'est horrible, ce qu'il dit là ! s'est écrié M^e Lejeune.

Horrible ! Fichtre, le mot est peut-être un

peu fort.

Quoi qu'en pense maître Lejeune, on peut aimer une femme suffisamment pour... lui consacrer parfois quelques heures et les bien employer en sa compagnie, sans pour cela être prêt à lier sa vie à la sienne.

Quand on prend une maîtresse, on attache généralement plus d'importance à ses qualités plastiques qu'à ses qualités morales.

Or, une femme peut parfaitement posséder les premières au point de rendre un amant fort heureux — pendant un certain temps — et les secondes au point d'abrutir un mari pendant toute la vie.

Dieu me garde de mettre en doute la vertu de maître Lejeune, vertu qui, pour moi, est aussi incontestable que l'immaculée conception, mais enfin, si même M^e Lejeune n'a jamais eu de maîtresse, il a dû avoir des amis qui en avaient, — et qui cependant, ne les épousaient pas toutes.

M^e Lejeune trouvait-il cela si horrible et donnait-il sa malédiction à ceux de ses amis qu'il a pu voir en pareil cas ?

Je ne pense pas !

Je sais bien, au fond, que toutes ces phrases ne constituent que des effets d'audience, mais je n'en trouve pas moins déplorables ces façons d'être des avocats et des magistrats vis-à-vis des témoins.

Les témoins, somme toute, viennent au tribunal pour éclairer la justice.

Or, dès le moment où ils ont rempli leur devoir, on devrait les respecter et ne pas se permettre de discuter leur personnalité comme on le fait trop souvent.

Qu'un journaliste discute, dans un article, l'attitude d'un témoin, cela peut s'admettre, parce que, contre le journaliste, le témoin peut se défendre, en lui envoyant, soit une réponse, soit des témoins d'un autre genre, ou même une assignation. Mais vis-à-vis d'un avocat, et surtout vis-à-vis d'un magistrat, un témoin se trouve absolument sans défense et force lui est de subir toutes les avanies, car s'il s'avisait de se fâcher et d'envoyer à la m...outarde un substitut quelconque, on le condamnerait bel et bien — et avant qu'il eût le temps de se retourner — pour outrage à la magistrature.

Et dame, en présence d'une pareille situation, on comprend parfaitement que de braves gens hésitent à se faire injurier sans motifs, pour les beaux yeux de la justice — qui est presque aveugle.

CLAPETTE.

Une chute (1)

Seule, en élégante toilette du matin, mollement étendue sur un sofa, la belle madame X. songeait.

Elle se rappelait le temps où elle échangeait son nom de jeune fille contre celui d'une famille faisant la pluie et le beau temps dans le monde de la haute banque. Le mari, lui, était un affreux magot, mais le nom était beau, il donnait accès aux salons les plus aristocratiques — le pavillon couvrait la marchandise. Puis madame X. se rappelait son entrée dans le monde, ses premiers succès.

Son mari n'ayant pu réaliser les rêves de la chaste jeune fille peletonnée le soir dans son lit blanc de pensionnaire, et songeant déjà à de passionnées amours, elle s'était doucement laissé aller à chercher ailleurs. Elle avait trouvé vite — étant jolie, désirable — et mariée. Mais la soif d'inconnu n'en fut pas apaisée.

Désillusionnée, elle crut s'être trompée et fit un nouvel essai. Après celui-là vint un troisième, puis d'autres à la file, se suivant, se pressant. Semblable à ces ivrognes buvant à toutes les coupes, trempant indifféremment leurs lèvres dans toutes les liqueurs, quand elles brûlent, la belle madame X. s'enivrait de voluptés, sans jamais se désaltérer au ruisseau limpide d'un amour vrai. Et depuis plusieurs années déjà cette vie durait.

Quant au mari, il jouait avec rage, avec désespoir. Serviteur respectueux du préjugé, il gagnait, souvent. Ses malheurs conjugués lui valaient, à certains jours, une veine incroyable, inouïe. Les autres jours il perdait. D'ailleurs, quand il gagnait, c'était toujours en jouant avec les amis de madame — et madame dut bien finir par s'en apercevoir, son mari la laissant plus volontiers — et plus longtemps — seule avec les plus dépouillées de ses victimes. Elle comprit — mais ne changea pas de vie.

Le jeu seul permettait encore, au ménage ruiné par de folles dépenses, de faire figure dans le monde. Madame X. le savait et elle ne se révolta point. Ses bonnes amies, les grandes et honnêtes dames la recevaient flétrie avec de tendres témoignages d'affection : elle était toujours *du monde*. Régénérée par le sacrifice, mais pauvre en apparence comme en réalité, elle n'eut plus été pschut et les bonnes amies l'eussent écrasée de leur dédain. Madame voulait toujours être « de son monde » et elle continua à servir d'enjeu à la table de baccarat où trônait son mari. Elle eut seulement un peu plus de mépris pour l'homme dont elle portait le nom, beaucoup plus pour ses amants. Pour elle point : Elle était victime, voilà tout.

Et ce jour-là encore, Madame X. vêtue d'un peignoir blanc, dont l'entrebâillement laissait voir la naissance d'une gorge, belle encore, malgré de rudes combats pour l'existence — et le luxe, — Madame X. laissait errer distraitement ses beaux yeux bleus sur les tentures du salon, attendant un jeu homme dont la visite lui avait été notifiée par son époux. La veille, celui-ci avait perdu, sur parole, cinquante louis et Madame était chargée du paiement.

Le bruit de la porte, s'ouvrant, fit sortir madame de sa rêverie. La femme de chambre entra, portant une carte de visite et une boîte.

Sur le bristol, était le nom du joueur heureux de la veille, puis, en-dessous du nom, ces simples mots : Pour monsieur. La carte était cornée.

Dans la boîte, était une cosquette à trois ponts.

CLAPETTE.

Chronique littéraire.

Germinal et Happe-Chair.

Bien longtemps avant que le dernier

(1) A la suite d'une gageure, cette fantaisie a été écrite en une demi-heure, sans que les mots qui ou que soient employés une seule fois. Elle n'en est pas meilleure pour cela, du reste. C.

ouvrage de M. Lemonnier sortit de presse, l'œuvre était classée : c'était le *Germinal belge*. Des amis de M. Lemonnier avaient même cru devoir défendre d'avance le premier écrivain belge contre une accusation de plagiat, en disant que *Happe-Chair* avait été conçu et était en partie écrit avant l'apparition de *Germinal*. C'était là une précaution fort inutile, car aujourd'hui que l'ouvrage a paru, il faut bien reconnaître qu'il ne peut absolument être, à aucun point de vue, comparé à l'œuvre sublime du grand écrivain français.

Dans *Germinal*, la vie dans la mine constitue tout le roman ; supprimez le charbonnage et vous supprimez tout l'ouvrage. Dans *Happe-Chair*, au contraire, les scènes qui se déroulent à l'usine ne sont que des hors-d'œuvre ; le vrai drame — un drame purement intime et qui ne se rattache en rien à la vie de l'ouvrier dans les laminoirs — se passe dans le ménage Huriaux. Le roman de M. Lemonnier se résume en réalité dans les différentes phases de l'existence d'un ménage d'ouvrier aisé, tombant en déconfiture grâce à l'imprévoyance et à la vanité d'une femme ignorante et vicieuse. Et encore, on ne peut même dire que l'ouvrage de M. Lemonnier soit un tableau exact de la vie des ménages ouvriers, car Huriaux, gagnant un salaire de huit francs par jour, propriétaire d'une maison, client assidu d'une bibliothèque, ne peut pas, de bon compte, être pris comme le type de l'ouvrier d'usine. Au surplus, la dégingolade de sa femme, qui tombe au désordre et au vice, est plutôt une chute de bourgeoisie qu'une chute d'ouvrière, car il est évident que ce n'est généralement pas en achetant à crédit des meubles en noyer, des glaces à cadre doré, des garnitures de cheminées, des chapeaux à fleurs et des robes de soie — toutes choses que fait Clarinette, la femme à Huriaux — que les femmes des ouvriers d'usines se mettent dans la misère, pour la bonne raison qu'elles n'ont pas comme l'ouvrier Huriaux, la possibilité d'hypothéquer leur maison pour se tirer d'affaire.

Tout cela, évidemment, n'empêche pas *Happe-Chair* d'être une œuvre très forte, très bien faite ; seulement, nous le répétons, cette œuvre ne peut, à aucun point de vue, être comparée à celle de Zola. *Happe-Chair* nous parle des ennuis d'un brave homme qui a épousé une fripouille, tandis que *Germinal* nous montre toute une classe luttant désespérément contre une misère inéluctable, résultant, non des vices des individus, mais des conditions sociales dans laquelle se trouvent les travailleurs de la mine vis-à-vis du capital. Dans l'œuvre de M. Lemonnier, il suffirait que la femme Huriaux voulût bien s'amender et ne plus faire de dettes pour que, immédiatement, le ménage fût dans l'aisance. Dans *Germinal*, au contraire, les Maheux, qui sont de braves gens, pourraient être des anges de vertu, sans cesser pour cela d'être malheureux, leur malheur venant, non pas d'eux, mais de la société tout entière. En d'autres termes, M. Lemonnier nous montre parfaitement la paresse et le désordre conduisant les ouvriers à la misère, mais M. Lemonnier aurait pu mettre en scène, dans un drame identique, des bourgeois, et son roman se serait déroulé exactement de la même façon, car bien qu'il mette en scène des ouvriers, l'écrivain n'a pas fait pour cela un roman essentiellement ouvrier. Le drame ouvrier, M. Zola — et M. Zola seul — l'a fait. Il nous a fait voir toute une population ouvrière, avec ses vices, ses hontes, mais dans l'œuvre de M. Zola — et dans la vie réelle — vices et hontes sont causés par l'atroce condition dans laquelle se trouve cette population, par la promiscuité que le travail des mines, la misère imposent aux femmes et aux enfants des mineurs. Ajoutons que M. Zola a dans toutes ses descriptions de la mine, montré un grand souci de l'exactitude des détails, tandis, au contraire, que l'auteur de *Happe-Chair*, pour expliquer un accident destiné à colorer le récit, va jusqu'à imaginer l'explosion d'un volant (1) au risque de plonger dans l'ahurissement les ingénieurs et les mécaniciens qui, sans l'apparition de *Happe-Chair*, n'auraient jamais soupçonné l'existence de ces volants explosibles. En d'autres termes, et pour résumer cette courte étude comparative, *Germinal* est une magnifique étude sociologique, qui prend parfois les allures de l'épopée, tandis que *Happe-Chair* n'est qu'un roman — très beau et très bien écrit d'ailleurs. Si le style de M. Lemonnier n'a pas le dessin large et vigoureux du style de M. Zola, il a, en revanche, un coloris qu'aucun écrivain moderne ne possède à un pareil degré. Certaines parties de l'œuvre de M. Lemonnier sont superbes de couleur. La vie éclate partout dans *Happe-Chair* ; tous les personnages mis en scène par M. Lemonnier sont vivants, vivants d'une vie presque bestiale à force d'intensité, et n'ont rien de commun avec les marionnettes en carton des romanciers vieux jeu. La nouvelle œuvre de M. Lemonnier est avant tout une œuvre vigoureuse, forte, violente même, mais artistement travaillée et, si elle ne hisse pas son auteur — ainsi que l'ont prétendu quelques amis trop chauds — à côté de M. Zola et au-dessus des autres écrivains d'aujourd'hui, elle conserve du moins, au premier écrivain belge, la place fort honorable qu'il occupe dans la littérature française.

HENRI PECLERS.

Liège. — Imp. Émile Pierre et frère.

Bijouterie, Horlogerie, Orfèvrerie.

F. Deprez-Servais

BREVETÉ DU ROI

29, Rue de la Cathédrale, 29

VIS-A-VIS DE L'ÉGLISE S^t-DENIS, LIÈGE

Dernière nouveauté: **MONTRES SANS AIGUILLES.** Montres en acier bruni, émaillé, chrysole, à jeu dit *Reulette* à boussole (pour touristes et voyageurs), à cadran lumineux, visible la nuit, à seconde indépendante, Chronomètre et Répétition (pour docteurs et chimistes). Pendules en cuivre, marbre et bronze artistique, Régulateurs, Réveils, et Horloges avec oiseau chantant les heures. **Pendules-Médailles** à remontoir, système breveté appartenant à la maison, Montres Thermomètre, etc.

Baromètres métalliques précision garantie

Bijoux riches et ordinaires, Broches, Bracelets du meilleur goût, Bagues et Dormeuses montées en perles fines, en diamants, brillants, saphir, émeraudes, turquoises, etc., pour cadeaux de Fête, Fiançailles et de Mariage. Orfèvrerie, Couverts d'enfants, Timbales d'argent et Hochets, et Argenterie de Table.

Bijoux et pièces d'Horlogerie sur commande.

RASSENFOSSÉ-BROUET

26, Rue Vinave-d'Ile, 26

ORFÈVRE CHRISTOFLE

SEUL REPRÉSENTANT

MIGRAINE

Les granules du Dr JUAREZ constituent le remède souverain des affections qui assaillent la femme à certaines époques: Migraine, Coliques, Maux de reins, Retards, Suppressions, etc., 5 fr. le fl. Seul dépôt à Liège, Ph. de la Croix Rouge de L. BURGESS, 14, Pont-d'Ile.

IMPUISSANCE

Les affections du système Cérébro-Spinal, telles que la débilité, l'impuissance, la dépression mentale, le ramollissement du cerveau, les pertes séminales, résultant de l'abus des liqueurs et des plaisirs sexuels sont radicalement guéries par les pilules du Dr LOUYET, 5 francs le flacon. Ph. de la Croix Rouge de L. BURGESS, 14, Pont-d'Ile, Liège.

Félix SCHROEDER

Place Verte, 24, près du Bodega

Cigares très recommandés: Le Vainqueur, 6 pour 50 cent.; Félix Arnau, 10 c. Babelots du Diable, à 15 cent. pièce.

Grand choix de cigares importés directement de la Havane et cigarettes de tous pays

GROS et DETAIL

Importation — Exportation

SPECIALITE:

MALADIES DE LA PEAU

et **Maladies syphilitiques**

Docteur **DU VIVIER**

Liège, 12, rue d'Archis, 12, Liège

CONSULTATIONS de MIDI à 2 Heures

Maison Joseph Thirion, mécanicien

Délégué de la Ville à l'Exposition de Paris

3, Place Saint-Denis, 3, à Liège.

Machines à coudre de tous systèmes. Véritables **FRISTER ET ROSMAN** garantie 5 ans. Apprentissage gratuit. Atelier de réparations pièces de rechange. Fil, soie, aiguilles, huile et accessoires.

Lecteurs! si vous voulez acheter un parapluie dans de bonnes conditions, c'est-à-dire élégant, solide et bon marché, c'est à la **Grande Maison de Parapluies**, 48, rue Léopold, qu'il faut vous adresser. La maison s'occupe aussi du recouvrement et de la réparation. La plus grande complaisance est recommandée aux employés mêmes à l'égard des personnes qui ne désirent que se renseigner.

MUSIQUE

LE COMPTOIR DE MUSIQUE MODERNE

vient d'entreprendre la publication d'une collection nouvelle de morceaux de piano à bon marché. — d'un bon marché exceptionnel.

Le prix du cahier de cinq à dix morceaux est de fr. 1.50; le prix du morceau séparé est de 50 centimes. Le format est agréable et l'impression des plus soignées. — La collection se compose, jusqu'à ce jour, de six cahiers, contenant 39 morceaux choisis, distribués suivant la force de l'exécutant.

Edition Populaire de

LES MISÉRABLES

Par Victor HUGO

2 Livraisons à 10 centimes par semaine

Les deux premières sont distribuées gratuitement

Agence Générale pour Liège

Librairie D'HEUR

21, rue Pont-d'Ile, Liège

Grande Brasserie Anglaise

DE

CANTERBURY

PALE-ALE LIGHT-PALE-ALE IMPÉRIAL STOUT

Bières en Fûts. — Bières en Bouteilles.

Agence dans toutes les villes de la Belgique

IMPORTATION — EXPORTATION

ENTREPOT, CAVES, GLACIÈRES

RUE CHAPPELLE-DES-CLERCS, 3, LIÈGE

MAISON DE DÉGUSTATION

Rue Cathédrale, 57, LIÈGE

Consommations des 1^{res} Maisons Anglaises, Françaises et Belges

Filets — Côtelettes — Viandes Froides

CARTES DE VISITE

BIEN SOIGNÉES

LITHOGRAPHIQUES

Papeterie
IMPRIMERIE CHROMO-LITHOGRAPHIE
MAGIS
MAGIS
17, Rue S^t Paul, 17
LIÈGE

MOUTURES de Bureau

PUBLICITÉ
Brochures, Mandats
TRAVAUX ADMINISTRATIFS
et de Commerce

TABLEAUX-ANNONCES
Affiches de Luxe et Ordinaires.

CARTES-PROGRAMMES
GRAVURES-VUES D'USINES

Spécialité de Lettres Mortuaires, de Mariage et de Naissance.

LES MACHINES ÉTANT ACTIVÉES PAR LE GAZ LA MAISON PEUT ASSURER UNE EXÉCUTION PROMPTE & SOIGNÉE À DES PRIX MODÉRÉS

PRIX-MODÉRÉS

IMPRIMÉES



J.-D. HANNART & C^{ie}

MANUFACTURE

DE

CHAUSSURES

8, Mosdyk, Lierre

Seule Fabrique qui chausse le client directement.

Maisons de vente à fr. 12-50

LIÈGE

22, rue de l'Université, 22

ANVERS

7 - rue Nationale - 7

BRUXELLES

53, rue de la Madeleine, 53

Les RÉPARATIONS se FONT au PRIX COUTANT

INCROYABLE!

LA MAISON

DES

TROIS FRANÇOIS

RUE LÉOPOLD

A fait une immense affaire de

COUVERTURES DE LAINE

bonnes et chaudes pour literies, etc., à

3 fr. 60

Article extra pour voyageurs, à

7 fr. 60

Maison centrale

Rue Neuve, 56, BRUXELLES

Crémèrie de la Sauvenière

BOULEVARD DE LA SAUVENIÈRE

et place St-Jean, 26.

Etablissement de premier ordre situé au Centre de la Ville, près le Théâtre Royal.

Tous les soirs, à 8 heures,

Concert de Symphonie

Direction V. DALOZE.

Eclairage à la lumière électrique.

Grands Salons

Pour Sociétés, Noces et Banquets.

JEUX D'ENFANTS.

GRAND DÉBIT DE LAIT

Saison extra — Bock Grüber

Liqueurs et limonades de 1^{er} choix.

A la Ménagère

Victor MALLIEUX

FABRICANT BREVETÉ

Maison de vente, rue de la Cathédrale, 3

Atelier de Fabrication, rue Florimont, 2 et 4

FABRIQUE SPÉCIALE DE POÊLES, FOYERS ET CUISINIÈRES de tous genres et de tous modèles. — Ateliers de réparations et de placements de poêles et sonnettes. — Serrurerie et quincaillerie de tous pays. — Coffrets à bijoux en fer et en acier inoxydables. — Articles de ménage, au grand complet. — Cages, volières, jardinières, corbeilles en fer et jonc. — Cuisinières à pétrole perfectionnées. — Treillages de toutes espèces pour poulaillers. — Lits et berceaux en fer.

La Maison est reliée au téléphone.

Inventeur des POÊLES pour trains et tramways, système perfectionné, employé sur les lignes Liège-Jemeppe et Liège-Maastricht.

HOTEL RESTAURANT DU CAFÉ RICHE

PLACE ST-DENIS

François KINON

DINERS, depuis Fr. 1.50, 2 Fr. et au-dessus

ET A LA CARTE

Potage	Fr. 0.20
Bouillon	" 0.20
Tête de Veau Vinaigrette	" 0.60
Roastbeef, Pommes et Légumes	" 0.75
Gigot, Pommes et Légumes	" 0.75
Civet de Lièvre	" 0.75
Filet aux Pommes	" 1.00
2 Cotes de Moutons, Pommes	" 1.00
Tête de Veau en tortue	" 1.25
1/4 Poulet de Bruxelles roti	" 1.00

GRIVES, PERDREAUX, BÉCASSES ET BÉCASSINES
Rôtis de Zélande et d'Ostende

SALONS pour NOCES et BANQUETS

MUNICH, PALE-ALE ET SAISON

Vins vieux des premiers crus

On parle Anglais, Hollandais et Allemand